NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 N° 5 1932

Essai sur la psychologie des Apôtres

J. ROCHE (s.j.)

p. 385 - 402

https://www.nrt.be/en/articles/essai-sur-la-psychologie-des-apotres-3446

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Essai sur la psychologie des Apôtres

Au bord du lac de Tibériade, l'an quinzième de l'empire de Tibère César, un jour d'été (1), les jeunes pêcheurs de Bethsaïda virent s'éloigner pour toujours, à la suite d'un aventurier, quatre amis d'enfance et de travail. Si, à quelque vingt ans de là, ils avaient retrouvé leurs compagnons, ils ne les eussent pas reconnus. Ils avaient bien changé, en effet. Moins pourtant qu'on n'imaginerait. Différence plus superficielle que de fond, car c'est la même faille qui s'est creusée : différence de profondeur, mais non point d'orientation.

Jésus, bien sûr, est passé là, et son infatigable labeur à former les chefs de son Église, et les rafales puissantes de l'Esprit, Esprit du Seigneur Jésus et Esprit du Père, mais aussi la fidèle correspondance de ces douze ignorants généreux, qui, un jour de mai ou de juin, s'étaient, dans et par le Christ, livrés à Dieu.

On retirerait peut-être quelque profit à étudier dans les Évangiles et les Actes la traduction à l'extérieur de la croyance des Apôtres. On ne prétend pas, ce faisant, reconstituer le véritable travail secrètement élaboré en l'âme de ces privilégiés. Qui pourrait décrire l'ineffable ou épuiser par des mots, comme on vide un fruit du suc qui le gonfle, l'inexprimable richesse de la vie. On ne vise qu'à décrire les dehors, pour ainsi parler, de leur foi : ce qu'ils ont exprimé et quels sentiments leurs expressions

(1) L'an 28e de notre ère, fin mai ou début de juin, d'après la chronologie des PP. Lagrange et Lavergne. *Synopse des Quatre Évangiles*, d'après la ***Synopse grecque* du P. LAGRANGE, par le P. LAVERGNE, 6e éd. p. 24.**

pouvaient traduire. Moins le développement de leur pensée que le déroulement de ses manifestations.

A juger donc ce que livre le récit des Évangiles ou des Actes, guidés par une psychologie qui ne méconnaît pas l'action divine, mais qui se refuse à voir dans l'évolution de la conscience une suite discontinue de moments successifs indépendants, on ne parvient pas à discerner chez les Apôtres, tout au long de leur vie, dans leur remontée vers Dieu, la plus légère coupure. De leur vocation à leur mort, comme un fleuve s'enfle d'apports nouveaux de la source à l'embouchure, leur foi au Christ ou leur intelligence des choses de Dieu semble croître d'un mouvement continu, point uniforme bien sûr, ni d'équation déterminée, — qui mit jamais en équation la conscience ? — mais de ce progrès singulier que chacun expérimente de la pensée personnelle.

Séduits par le charme et le prestige d'un rabbi de trente ans, quelques paysans de Galilée depuis quelques jours le suivent. La séduction qui se dégage de sa personne les a d'abord conquis. Le premier miracle du jeune thaumaturge, qui change en vin exquis six grandes jarres d'eau, achève de les gagner au jeune prophète (1). « Ils croient en lui ». Ne chicanons point sur le sens du mot « πιστεύειν » employé par Jean exclusivement, pourrait-on dire, dans le sens de foi en Dieu (2). Ne discutons pas davantage pour savoir si cet acte de foi au Messie constitue véritablement le premier acte de foi surnaturelle, telle que nous l'entendons aujourd'hui. On peut, cependant, affirmer, à juger sur les apparences, que rien d'hétérogène à cette disposition d'âme ne surviendra, semble-t-il, dans la suite. L'étincelle jaillie à Cana allumera le feu qui embrasera la terre. Les Apôtres, en résumé, n'auront plus qu'à dérouler le contenu de cette affirmation première.

(1) Jo. 2/11, cf. LAGRANGE, *Évangile selon saint Jean*, 1925, p. 60 : « Ses disciples avaient déjà cru qu'il était le Messie, ils croient plus fermement encore... » Du même, *Évangile de J. C.* 1929, 4e éd. p. 86 : « Alors ils crurent en Lui, non plus seulement comme en un Maître de doctrine, mais comme en un dépositaire du pouvoir de Dieu. »

(2) Trois exceptions : Jo. 2/24, Jo. 9/18, Jo. 4/1, cf. HUBY, *Recherches de Sc. Rel.* oct. 1931, p. 386.

Si, dès ce moment là, quelqu'un eût demandé aux disciples ce qu'était pour eux leur Maître, n'auraient-ils pas répondu qu'ils voyaient en lui le Messie promis, batailleur et conquérant, qui devait chasser le Romain étranger et ranger sous la domination d'Israël toutes les nations de la terre ? Probablement. Mais, en dépit de leurs paroles et de ce qu'alors ils auraient pensé croire, le Christ n'était pour eux — nous essayerons de le montrer — ni exclusivement, ni même principalement, le Messie temporel de leurs contemporains. Il faudrait ici distinguer soigneusement entre la volonté profonde et les vouloirs de surface, la pensée foncière, étrangère encore à elle-même, de l'enveloppe des mots dont elle se revêt et qui un instant la défigure et parfois la trompe elle-même.

Impossible évidemment de suivre au jour le jour la croissance de ce germe de foi, enfoui au cœur des Apôtres, ni d'en saisir les détails les plus menus. Nous ne percevons jamais que des ensembles, et quand nous analysons du mouvement, nous ne pouvons étudier que les arrêts possibles de son déroulement dans l'espace. Toutefois certaines étapes, spécialement choisies, permettent de reconstituer en quelque sorte le mouvement originel, un peu comme en mathématiques on construit une courbe en déterminant seulement quelques points caractéristiques.

Après un an de prédication, tandis que le dévouement a crû et l'amour pour un maître si bon, et l'admiration aussi devant tant de miracles, aux environs de la Pâque, en pleine fermentation religieuse et nationaliste, le Christ met le sceau à ces merveilles par un prodige éclatant. Avec cinq pains et deux poissons il nourrit plusieurs milliers d'hommes. L'exaltation est à son comble. Le voilà, le prophète annoncé depuis si longtemps. Il faut marcher sur Jérusalem, chasser le procurateur et sa garnison romaine et proclamer roi le Christ, crient les auditeurs devenus partisans. Dans cette agitation les disciples ne se montrent sans doute pas les moins ardents, cadres naturels pour l'armée qui se forme et titulaires désignés des hautes charges du futur royaume. Le Christ les force à s'embarquer. Les meneurs expédiés, le Maître se retire seul dans les collines des environs, abandonnant

à l'impuissance anarchique cette multitude bouillonnante mais désormais sans tête. Le coup a manqué. Première épreuve, première déception!

Pourtant beaucoup de Juifs s'entêtent. Ils s'obstinent à la suite de ce chef, ou plutôt de l'idole qu'ils se sont formée et dont ils attendent la réalisation de leurs rêves à eux. Les Apôtres ont traversé le lac, nos Juifs s'embarquent à leur suite. Ils retrouvent leur héros à Capharnaüm dans la synagogue. C'est là que le Christ va les soumettre à une rude discrimination, la plus rigoureuse avant le Calvaire. C'est l'annonce de l'Eucharistie, de la chair du Christ à manger, du sang du Christ à boire. Quoi, voilà tout le programme politique et la doctrine de ce perturbateur! Que veulent d'abord ces recommandations de chercher la gloire de Dieu? Que faisaient-ils donc, sinon la rechercher exclusivement et subordonner leurs intérêts, leur vie même, à l'exaltation du nom de Iahweh? Et puis, il radote ce docteur qui n'a jamais étudié dans aucune école. Dieu n'avait-il point parlé aux Prophètes? N'avait-il point annoncé sa domination sur les Gentils? De leçons, ils en pouvaient donner, mais pas recevoir, surtout d'un inconnu sans diplôme. Que signifie enfin, cette anthropophagie qu'il prêche, cette chair à manger? Du sang! mais ne leur est-il pas défendu de boire jusqu'au sang des animaux? (1). Voilà qui est dur! Qui peut supporter ces insanités, ces fantaisies d'autodidacte?

De ce jour, ils lui tournent le dos et n'iront plus avec lui. Pour justifier leur conduite, les prétextes, hélas! ne manquaient pas ni les semblants de raison. Ne possédaient-ils pas toute la vérité? Le vrai pourrait-il contredire le vrai? Dépositaires des paroles divines, on n'avait rien à leur apprendre. Sans doute Dieu ne pouvait pas se contredire, mais la Révélation nouvelle ne pouvait-elle pas bouleverser leur conception de la vérité et leur manière trop charnelle d'interpréter les Prophètes et l'Écriture? Quand donc l'homme renoncera-t-il à confondre les plans divins et les mesquines constructions de son esprit? Mais ils

(1) *Deut.* 12/23.

n'avaient pas cette défiance d'eux-mêmes et de leurs idées, le vif sentiment, plus ou moins exprimé, de leurs insuffisances et donc de leur dépendance — peut-être la condition indispensable pour approcher Dieu. Ils ont divinisé leurs conceptions et leurs rêves. Idolâtres par orgueil d'esprit, ces savants austères, savants authentiques, et scrupuleux observateurs de la Loi, que leurs ambitions avaient détournés du vrai Dieu et de la foi authentique, ces savants à qui rien ne manquait, ne pouvaient recevoir l'envoyé du Père. Eux venaient d'en bas, lui d'en haut. Au fond, ils recherchaient leur gloire et non celle de Dieu. Et plutôt que de lâcher leurs élucubrations c'est le Christ qu'ils abandonnent.

Les Apôtres, eux, partagent bien les erreurs de leurs compagnons, et, semble-t-il, avec autant d'acharnement; mais ils ne partagent pas cette superbe de l'esprit. Ils ne sont pas de ceux « auxquels Moïse a parlé » (1), pas de ces « Pharisiens ou de ces Princes des Prêtres dont aucun ne croit en Jésus-Christ » (2). Ils se sentent ignorants, ils se défient de leur intelligence, tandis que les autres, humbles en paroles, pas un instant ne doutent de leur compétence. Ils conservent, enfin, plus fort que tout sentiment, une passion pour la personne de leur chef. Avec tristesse ils voient s'éloigner des amis et fondre peu à peu une foule, hier si grouillante et tumultueuse. Vont-ils suivre ? Jésus voit se détourner de lui la foule des scandalisés. Sans étonnement, « car il savait depuis le début ceux qui ne croyaient pas, ceux auxquels il ne s'était pas confié » (3). Autour de lui, muets et comme hébétés, ses Apôtres demeurent. Déjà parmi eux s'est glissé un démon, mais les autres l'aiment si profondément! Jusque dans le groupe des intimes le partage s'est opéré : déjà dans son cœur Judas a livré le Fils de l'homme.

Maintenant se présente l'autre aspect de l'épreuve. Malheureuse aux âmes mal préparées, qu'on ne refuse pas mais qui se refusent, échec pour les incapables et, dans leur cœur, confusion

(1) Traduction libre de Jo. 9/29.
(2) Jo. 7/48.
(3) Ibid. 2/24-25.

pour le Christ. Mais, épreuve surmontée par les esprits bien disposés, réussite pour qui se donne et gloire au Christ chez les vainqueurs : le succès de cette expérience les attache à lui plus intimement. — « Voulez-vous aussi vous en aller ? » — Pierre ne fait qu'exprimer les sentiments des Onze quand il répond : « Maître, à qui nous adresser ? » Oh ! ils ne comprennent pas davantage que ceux qui disparaissent au détour de la place. Mais en dépit de cette ténèbre impénétrable, leur foi au Christ, leur amour pour lui, le don de leur être à sa personne demeurent inentamés. Bien plus, illuminés d'un surcroît de lumière, plus hauts de tout l'obstacle franchi, les disciples fidèles aperçoivent plus distinctement un trait nouveau du Seigneur Jésus. « Tu es le Saint de Dieu » (1). Quel peut être explicitement et distinctement, à la conscience claire et réflexe, le sens et la portée de l'expression, bien difficile de le préciser. Dans la plénitude exprimée où nous l'entendons aujourd'hui ? On peut, je crois, répondre non. Mais certainement, comme ils le diront clairement quelques mois plus tard (2), plus qu'un prophète, plus qu'Élie ou Jean le Baptiste (3), un personnage qui enseigne d'autorité. Aussi lui fait-on confiance, tout s'arrangera, et on continue à le suivre. Leur passion pour l'authentique personne du Seigneur Jésus était plus forte que leur attachement à l'idole du Messie qu'ils s'étaient forgée.

Dans la vie des hommes ou des sociétés certaines époques témoignent d'une intensité de vie plus bouillonnante et de plus nombreuses réussites. Ainsi apparaît dans la vie publique du Maître cette période presque centrale qui va d'avril à juillet de la seconde année de son ministère.

En effet, à peine à deux ou trois mois de l'épreuve de Capharnaüm, se place la confession de Pierre à Césarée de Philippe (4).

(1) Jo. 6/69.

(2) D'après la chronologie des PP. LAGRANGE et LAVERGNE, o. c. p. 24.

(3) MATTH. 16/14.

(4) D'après la chronologie des PP. LAGRANGE-LAVERGNE, la multiplication des pains se place en avril, la confession de Césarée dans le courant de juillet. **MATTH. 16/13 sv. et textes parallèles chez Mc et Lc.**

La réponse catégorique de Simon, provoquée par le Maître, et qui éclate soudain, comme une acclamation, la déclaration solennelle par laquelle y répond Notre Seigneur, l'importance enfin de ces quelques mots pour l'Église et son chef assurent à l'épisode une place de choix.

Mais, dans le développement de la croyance des Apôtres, ne fut-elle pas seulement l'épanouissement heureux d'une crise antérieure déjà surmontée et dont l'instant décisif doit se reporter plus haut? Souvent ainsi, la bataille achevée, on célèbre plus volontiers le dernier mouvement qui consacrait la victoire et non la manœuvre irrésistible qui l'avait décidée. Certes, on ne veut pas nier le progrès de connaissance explicite accompli depuis la Pâque dernière. Une expression plus parfaite manifeste toujours un accroissement de savoir. La Confession de Césarée et la Transfiguration qui la suit de quelques jours terminent dans un riomphe une phase de plus riche activité, mais la lutte décisive fut livrée et gagnée à Capharnaüm dans la synagogue.

Les Apôtres, aujourd'hui, énoncent distinctement par la voix de Pierre ce qu'il y a trois mois ils bégayaient. « Plus qu'Élie ou Jean le Baptiste, Maître, tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (1). — Pour que Jésus souligne, comme il fait, cette formule et l'intervention particulière du Père, il y faut voir plus que la déclaration d'alors (2). Filiation mystérieuse, aux caractères encore mal dégagés, mais filiation hors de pair. A travers et au delà de ce Messie temporel qu'ils n'ont pas renoncé de voir *en lui*, les Apôtres *dans leur attachement clairvoyant* soupçonnent d'autres mystères. D'avance ils les acceptent. Bien que toutes ses manières déçoivent leurs imaginations, Jésus reste malgré tout celui qu'ils attendent, celui que le Père devait envoyer.

Le Christ peut désormais annoncer la Passion (3). Il peut tout leur dire. Ils peuvent ne pas comprendre; la protestation de Pierre en témoigne, et leur obstination unanime à ne pas aborder

(1) MATTH. 16/14 sv.

(2) Cf. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. I, 9e éd. 1927 p. 315-316.

(3) MATTH. 16/21 sv.

le sujet, ou, s'il se présente, à s'en détourner (1) : incapables de comprendre, mais non de ne pas accepter. Ils ont supporté les duretés de Capharnaüm; le scandale d'une flagellation et d'un crucifiement, que d'ailleurs ils imaginent mal, ne les détache pas du Maître.

Puis, tandis que passent les jours, lente et quasi imperceptible comme l'interminable et secrète germination du grain, se poursuit chez les Apôtres, avec sans doute des alternatives comme de sommeil et d'activité, la croissance de leur foi et de leur amour pour le Christ. Jusque dans la montée ultime à Jérusalem qui s'achèvera au sommet du Calvaire, à quelques jours de la tragédie, la vision de la croix continue de les scandaliser, ils la chassent comme une obsession mauvaise (2). Cependant, leur amour pour le Maître n'a cessé de grandir. Un an plus tôt il ne s'agissait que de ne pas l'abandonner. Traqués maintenant par les poursuites du Sanhédrin qui les obligent à la fuite, Thomas (3) et Pierre et tous (4) parlent de mourir; personne, sauf Judas, de le lâcher. Mais pour lui aussi la partie s'était jouée l'année précédente. Le dernier geste de trahison ne fera que sceller et marquer aux yeux des hommes sa rupture avec Jésus.

A la Cène, tandis que le Maître prononce avec majesté : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang... », à la gravité du moment — la veille du jour de souffrance —, alors que les écrase une atmosphère de menaces, à la solennité des gestes et à l'étrange attitude du Christ, les Apôtres comprennent qu'il proclame un grand mystère. Réalisent-ils dans sa plénitude « la transsubstantiation », sans le mot bien sûr? Bien difficile de le dire. Pensent-ils même expressément qu'il ne reste plus que les apparences du pain? Est-ce nécessaire? Mais, c'est certain, ils ont retenu la formule, que c'est un grand mystère, qu'ils ne peuvent traiter ce pain comme du pain ordinaire, qu'ils viennent de manger le corps du Christ. Comment l'Esprit dans l'avenir les

(1) Lc. 9/43-45.
(2) Lc. 18/34.
(3) Jo. 11/16.
(4) Jo. 13/37, Mc. 14/31, et passages parr.

guidera-t-il vers la vérité entière (1) ? Je dirais, pastichant un vers célèbre et l'appliquant à la Cène, mais avec infiniment de respect : « Laissez faire le temps, la vie et l'Esprit Saint », la vie religieuse, évidemment sous l'impulsion de l'Esprit.

Une comparaison permettra de mieux saisir ou de reconstituer — avec ce qu'un pareil travail contient inévitablement de conjectures — l'état d'âme des Apôtres. Quelle est aujourd'hui la disposition essentielle requise par l'Église pour admettre à la communion les enfants ? En plus d'un rudiment de catéchisme, c'est qu'ils distinguent du pain ordinaire le pain eucharistique. Serait-il défendu de supposer les Apôtres dans une disposition d'esprit analogue, et, à cet égard, des enfants spirituels ?

Comme l'enfant, à ses premiers regards, ouvre des yeux éblouis sur un monde dont il ne peut distinguer la richesse infinie, peut-être les Apôtres contemplèrent-ils émerveillés la mystérieuse immensité, que, dans ce pain, ces gestes et ces paroles, le Christ devant eux venait de faire surgir.

Puis vient le scandale inconcevable de la Passion, et la débâcle qu'elle provoque. Dispersés un instant comme des brebis à l'approche du loup, d'instinct, les disciples se sont regroupés au Cénacle. Quels sentiments les agitent, quels espoirs leur demeurent ? Sentiments complexes de la prostration qui suit les émotions trop violentes et à démêler toujours difficiles. La réflexion des disciples d'Emmaüs, la réaction des Onze quand les femmes leur annoncent le Christ ressuscité — celles de Pierre et de Jean, dont on nous rapporte les impressions —, les reproches de Notre Seigneur, et, au soir du jour de Pâques, l'incrédulité à peu près générale devant le Sauveur qui se manifeste, tout porterait à croire qu'ils n'espéraient plus grand chose (2). Non, ce n'est pas, comme Abraham, l'attente contre toute espérance. Peut-être, cependant, le sentiment étrange qui pousse à se refuser à l'évidence, comme lorsqu'à la mort d'un parent ou d'un ami très cher on essaie de se persuader qu'on se trompe, que la mort

(1) Jo. 16/13.
(2) Mc. 16/14; Lc. 24/11, 21/41; Jo. 20/8.

n'est qu'apparente, que sous cette glace des membres circule encore, imperceptible, un filet de vie, que ce corps immobile va remuer, et qu'on se retourne vers le cadavre comme pour y surprendre le signe souhaité de la vie qui se réveille. Ce Christ qu'ils aiment si passionnément, malgré le reniement et le lâchage de la veille, le Christ a trop marqué dans leur existence pour qu'ils puissent retourner tout de suite aux barques et aux filets abandonnés sur le rivage. Ils se regroupent et ils attendent. Quoi, ils ne sauraient dire. Pas la Résurrection. Demain, les femmes iront achever l'embaumement hâtif interrompu par le sabbat. On n'embaume pas avec tant de soin qui va sortir du tombeau. Mais pareille attente anxieuse ne serait-elle pas la disposition indispensable pour recevoir la grâce de Dieu, disposition infime sans doute et initiale, mais dont parfois Dieu se contenterait pour entrer comme un air très doux dans un vase vide, dans une âme convaincue de son irrémédiable détresse et toute prête à saisir, d'où qu'il vienne, un secours qu'elle n'espère plus.

Et l'aube de Pâques blanchit. Les femmes se rendent au sépulcre, s'affolent. Magdeleine court avertir de la disparition du corps. Profanation du tombeau, vengeance des Princes des Prêtres, nul ne pense à la Résurrection. Ni Magdeleine ou Jean aux intuitions d'amour divinatrices, ni Pierre aux éclairs de génie, auquel le Père suggéra jadis de si étonnantes réponses. Pour les autres ces femmes radotent, mais après tant d'émotions! Pierre et Jean partent aux renseignements. Ils trouvent le sépulcre ouvert, les linges soigneusement pliés. Alors seulement le bien-aimé comprend, Pierre pas encore. Les autres croiront lorsqu'apparaîtra le Maître.

Quelle fut de Pâques à l'Ascension la vie et les sentiments des Apôtres? Bien difficile de le préciser. Trop de lacunes demeurent pour permettre les suggestions. Mais il leur reste encore beaucoup à apprendre. Juste avant que le Christ ne les quitte, le messianisme temporel les fascine toujours (1).

Survient enfin l'illumination de l'Esprit au jour de Pentecôte.

(1) *Act.* 1/6; l'Esprit Saint doit poursuivre leur instruction, Jo. 16/12-13.

Là encore cependant, et, malgré les transformations merveilleuses, intellectuelles et morales, provoquées par ce divin Esprit, grâces d'intrépidité et d'intelligence pour ces renégats et ces illettrés, que d'ignorances sur le sens de l'Église et sur leur mission! Se conçoivent-ils autrement que bons Juifs, observateurs fidèles de la Loi, détenteurs de vérités nouvelles apportées par le Christ, mais dont l'existence doit se dérouler et les activités se dépenser à l'intérieur du peuple élu ? Rien dans leurs actes ou leurs paroles ne permet de l'affirmer. Aussi, montent-ils régulièrement au Temple aux heures de la prière (1). La défense de participer « in sacris » demeure alors bien lointaine! Mais vienne un événement privilégié, et leurs croyances profondes, jusque là inexprimées, vont submerger et rouler, comme un flot puissant des épaves encore debout, leurs affirmations de surface.

Que les Docteurs et les Princes des Prêtres, pour eux les représentants officiels de Dieu, leur interdisent de prêcher ce Jésus que le Sanhédrin a crucifié, les voilà qui font appel à la loyauté et à la piété même de leur juge. Ils leur demandent s'il faut obéir à Dieu ou aux hommes, puis, sans morgue, mais avec une fermeté que n'affaiblira pas le cinglement des lanières, ils répondent : impossible (2).

Cette désobéissance provoque un progrès de leur connaissance réfléchie. Quand une autorité qu'ils respectent leur enjoint un ordre contraire aux commandements du Maître, impossible de s'y soumettre. Leurs pouvoirs reçus du Christ ne le cèdent en rien à l'autorité des chefs du peuple. Leur conduite le proclame. C'est un progrès, mais point toutefois la clarté pleine, rien qu'une étape d'approche : ils n'ont pas la vision distincte ni de leur puissance totale, ni de leur entière mission. Mais ce devoir de la première insubordination, cette première atteinte à une puissance jusqu'alors indiscutée, désormais de pure façade puisque le Christ l'a supplantée, va les conduire dans un conflit plus aigu et tout proche, à la conscience de leur pleine compétence.

(1) *Act.* 2/46, 3/1.
(2) *Act.* 4/20.

On les laisse donc partir, ils continuent à fréquenter le Temple. On peut les battre, ils reviendront (1). Pour qu'on ne les revoie plus il faudra que les chefs les excommunient, les expulsent du Temple et des synagogues, qu'ils les tuent (2). Eux, bons Israélites, en quelque façon judaïsants, de tempérament et de caractère, au moins quelques-uns comme Jacques, eux qui ne songent pas encore aux incirconcis, ils accepteront d'être rejetés du milieu de leurs frères, d'être séparés de la religion de leurs pères et des Princes des Prêtres. Ils ne peuvent se détacher du Christ, ils quitteront plutôt la Synagogue. Leur foi au Christ leur montre que dans une opposition entre la Synagogue et le Maître, c'est la Synagogue qui se trompe. La Synagogue, leur mère, mère aimée, gardienne jusqu'à ce jour des messages divins, lorsqu'elle condamne Jésus ne conserve plus la vérité. C'est le Christ, Fils de Dieu, qui a les paroles de vie éternelle. Lui disparu, la vérité, c'est eux ses disciples qui la possèdent, indépendamment des chefs du peuple, et, s'il le faut, contre eux. Progressivement on se détache de la Loi jusqu'à la disparition complète des rapports; quelques contacts encore, puis des relations de bonne amitié, enfin la pleine indépendance. Et ces timides sans orgueil, ces ignorants, oseront, avant qu'il soit longtemps, proclamer une formule d'invraisemblable folie, si elle ne traduisait simplement la réalité : « Il a plu à l'Esprit Saint et à nous... » (3). Marcher comme d'égal à Dieu!

Que de lenteurs aussi et de chocs pour prendre conscience distincte de leur mission universelle. Sans doute ils ont reçu du Seigneur, avant sa montée au ciel, l'ordre d'aller enseigner toutes les nations et de les baptiser (4). Sans doute, ils ont là aussi retenu la formule. Mais quelle résonance cette parole du Maître éveille-t-elle en leur esprit? Pour l'instant, semble-t-il, pas la

(1) *Act.* 5/42.

(2) *Act.* 6/8 à 8/2, martyre de saint Étienne et persécution qui suit. On les reverra cependant. C'est dans le temple que saint Paul est fait prisonnier..., ils ne disent pas du mal des « œuvres mortes »...

(3) *Act.* 15/28.

(4) MATTH. 28/19-20, *Act.* 1/8.

moindre vibration, ou, si légère que, dans le tumulte de leur subconscience, ils ne pourraient eux-mêmes la discerner. On la dirait ensevelie au fond de leur mémoire. Elle fermente pourtant comme le grain l'hiver sous l'étouffement des mottes, pour percer au jour à quelque aurore tiède. Pas une fois (1) au cours des neuf premiers chapitres des Actes, durant au moins les trois premières années de l'Église (2), il ne s'agit de recevoir les incirconcis. On serait tenté de croire, à juger par les réactions postérieures rapportées dans le récit inspiré, que pour amener les Gentils à l'économie nouvelle, les Apôtres auraient songé, en ce temps, à les faire passer par le Judaïsme.

Mais, vienne un malheur qu'il eût fallu, semble-t-il, éviter à tout prix, le désastre apparent de la chrétienté primitive, la persécution qui suit le martyre d'Étienne et voilà de nouveau comme au jour de la Passion les brebis et les bergers qui, de tous côtés se débandent. Il a fallu qu'une persécution chasse les fidèles hors de Jérusalem pour que leur revienne subitement en mémoire et commence de s'accomplir le commandement du Maître, pour que l'Évangile déborde chez les Samaritains (3). Folie des hommes, sagesse de Dieu! Expulsés de cet empire étroit de la grande ville où l'on affluait de tous les coins de la terre, désormais en contact plus fréquent avec les infidèles,

(1) L'épisode de l'eunuque ne pose pas à proprement parler le problème. Exception pourrait-on dire, question de fait non de droit, résolue d'ailleurs par un lévite secondaire, un diacre. Le passage au demeurant semble un bloc erratique, non qu'il ne soit pas authentique, mais il n'influe en rien sur le cours des événements, jamais personne n'y fait allusion. Cf. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres*, 1926, pp. 268 et 311. L'eunuque, du reste, pouvait avoir été circoncis, et il n'est pas impossible que l'épisode se place après celui de Corneille.

(2) Suivant du moins la chronologie courante, qui laisse environ 3 ans entre la mort du Christ et la conversion de Corneille.

(3) *Act.* 8/5, 14. « Jusqu'ici, dit JACQUIER, o. c., p. 194..., Pierre... restait dans le plan du judaïsme ». — On peut noter au passage comment l'histoire de la primitive Église réalise les prophéties et les commandements de Notre-Seigneur : Jérusalem, la Judée, la Samarie, les extrémités de la terre. *Act.* 1/8. Paul dans son premier voyage en Asie Mineure s'adresse d'abord à ses coreligionnaires, ensuite seulement aux Gentils. En certaines occasions, il proclame obéir en cela aux directives du Maître. *Act.* 13/46-47. Cf. aussi *Act.* 16/13, 17/21, 28/17.

l'enseignement du Christ ne leur revient pas tout de suite à l'esprit. Il faut à Pierre un ordre du ciel. Encore semble-t-il s'excuser auprès des frères de Jérusalem comme d'un acte téméraire : « Qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu » (1).

Cet événement capital de l'Église en son jeune âge, l'admission des premiers païens, longuement décrit par saint Luc, permet de suivre d'une façon privilégiée la conduite de l'Esprit et la docile collaboration de l'homme. Non qu'on puisse dissocier dans cette double activité simultanée ce qui revient à l'Esprit et ce qu'il faut nous attribuer, comme si l'action de l'Esprit venait réparer les malfaçons laissées par notre insuffisance et s'ajouter à nos efforts comme une charge plus lourde à un poids trop léger.

L'eunuque de Candace, si Philippe l'a déjà baptisé, est donc retourné dans son Éthiopie lointaine. L'épisode ne pose aucun problème, dans le récit des Actes ne perce aucune allusion. L'Église groupe déjà plusieurs milliers de Juifs, elle a essaimé depuis quelque temps dans la Palestine et la Syrie.

Mais, durant un séjour de Pierre à Joppé (2), tandis qu'il se recueille en la prière, brusquement s'impose à lui une vision étrange, qui d'abord le révolte comme une tentation. On l'invite à manger des animaux impurs. La loi de Moïse le défend. A la manière de Dieu et de son Fils en sa vie mortelle, la voix mystérieuse ne discute pas. Elle n'atténue rien de ses injonctions. Elle affirme en sa contraignante plénitude. « Ce que Dieu a purifié, ne le dis pas impur » déclare-t-elle trois fois. Puis l'étrange apparition disparaît, laissant l'Apôtre dans le trouble et la réflexion.

La vision vient du Seigneur, il n'en peut douter. « La lumière comme dit Augustin, est à elle-même sa preuve » (3). Mais que signifie-t-elle ? Voudrait-elle abolir la vieille Loi si vénérable, dont la psalmodie se mêlait au ressac pour bercer jadis sur les plages de Tibériade ses nuits d'enfant; cette loi qu'il pratique jusqu'à ce jour scrupuleusement. Pressent-il, oh! de manière

(1) *Act.* 11/17. — (2) Pour cet épisode, cf. *Act.* c. 10 et 11/1-19. — (3) AUGUSTIN, *In Ioannem*, 35, 4, « Testimonium sibi perhibet lux... »

confuse, quel dépouillement la vision pourrait exiger dans ses habitudes et ses manières de penser. Faudra-t-il, comme Abraham, sortir de la maison de ses pères (1) ? Abandon plus cruel encore que de quitter les siens : se quitter soi-même, ce qui nous a formés, ce qui fait corps avec nous-mêmes ? La méditation de l'apôtre se prolonge.

Arrivent alors les envoyés du centurion Corneille. Et de nouveau l'Esprit se fait entendre : « Voici des hommes qui te cherchent, descends, pars avec eux. C'est moi qui les envoie. » Et Simon obéit. Deux jours après la troupe arrive à Césarée, car à Pierre et aux serviteurs se sont adjoints quelques disciples. Au long du chemin ou dans le silence des haltes, Pierre dut vraisemblablement réfléchir sur le sens de ces apparitions, celle du centurion et la sienne. L'antique distinction entre le pur et l'impur pouvait-elle disparaître ? Un ange a promis le salut à un officier païen ? Et c'est lui qui doit apporter la lumière (2) ? Pour un temps l'Esprit se tait, ou plutôt son action secrète travaille Simon et la maison de Corneille.

L'apôtre se sent mal à l'aise quand il franchit le seuil de cette maison d'infidèles. Il ne peut s'en cacher. Mais Corneille lui décrit à nouveau la vision d'il y a quelques jours. Impossible de douter. La pleine clarté brille dans l'esprit de Pierre. « Vraiment Dieu ne fait acception de personne. En toute nation, celui qui le craint et pratique la justice, lui est agréable » (3). Et Pierre évangélise le Seigneur Jésus.

Il parle encore et, sur ces Gentils, — nouvelle Pentecôte, la Pentecôte des Gentils, — fond le Saint-Esprit. Comme d'autres dans le Cénacle, quelques années plus tôt, les voilà qui magnifient Dieu en des langues diverses. Non, il ne peut être question de circoncire ces néophytes ou de leur imposer les préceptes de Moïse. Ceux qui ont reçu l'Esprit, tout comme Pierre et ses compagnons, n'ont plus qu'à recevoir le baptême. Plus rien ne les empêche. L'impétuosité de l'Esprit et la fidèle correspondance de l'homme ont réalisé cet événement capital dans la vie de

(1) *Genèse* 12/1. — (2) *Act.* 11/14. — (3) *Act.* 10/34-35.

l'Église. La voix du Christ retentit jusqu'aux extrémités de la terre, les siècles à venir, comme les souffles du vent, n'en prolongeront plus que l'écho.

Comme jadis à Capharnaüm en la discrimination première, les prétextes ne manquaient pas de se refuser à Dieu et de se replier sur soi dans la suffisance et l'orgueil. Cette suffisance serait-elle par hasard, le péché contre l'Esprit ? Cette complaisance en soi qui se fait un cœur comme un cœur de Dieu, et qui, trouvant en soi satisfaction entière et ne désirant aucune lumière et nul secours, se ferme aux avances de la grâce. Pierre aurait pu se détourner de la vision et la traiter de machination diabolique. Le Christ n'était-il pas venu accomplir la Thora et la parfaire ? Pas un trait, avait-il déclaré, n'en devait être omis (1). Ne fallait-il pas agir comme enseignaient les Pharisiens ? Et les gestes du Maître s'astreignant à des prescriptions qui ne l'obligeaient pas, tel l'impôt du didrachme, devaient lui revenir en mémoire. Mais aussi d'autres paroles du Seigneur. Qu'on ne verse pas du vin nouveau dans les outres anciennes, que le joug des Pharisiens ne peut se porter (2), qu'il fallait enfin prêcher l'Évangile à toutes les nations de la terre et leur donner le baptême. Et le chef des Apôtres, humble dans sa recherche, attend dans la prière la vérité nouvelle que l'Esprit va faire briller. Ainsi qu'il devait le proclamer plus tard : comme il plairait à l'Esprit. A l'Esprit d'abord, à eux ensuite, et parce qu'il plaisait à l'Esprit. Sentiment profond de ses limites et de son ignorance, mais soumission à la grâce : la seule attitude chrétienne.

Pourtant, même après cette illumination et le baptême de Corneille, l'admission des Centils ne semble pas à tous entièrement réglée : exception de fait eût-on pu dire et diront les Judaïsants, mais non déclaration de droit. On n'a pas encore dégagé le principe. Les païens convertis devront encore protester pour que le concile de Jérusalem, environ quinze ans plus tard, affirme solennellement, avec l'indépendance complète de l'Église à l'égard de l'ancienne Loi, l'universalité de sa mission. L'Église du

(1) MATTH. 5/17-18. — (2) Cf. *Act.* 15/10, « Pourquoi tenter Dieu... et imposer aux disciples un joug que nos pères et nous n'avons pu porter ».

Christ peut recevoir directement, sans circoncision, qui lui vient de la Gentilité; eux, Apôtres du Seigneur Jésus, sont les seuls chefs de cette organisation nouvelle. Plénitude de son pouvoir, plénitude de son domaine, l'Église, dans le chef des Apôtres, a pris conscience entière de sa plénitude de richesse. L'enfant est devenu jeune homme. Si l'on ne craignait d'écrire une phrase interprétée sans bienveillance, nous saluerions volontiers dans l'Église, corps social, l'éclosion de la pensée réfléchie et de son expression (1).

Ils ont donc rompu avec la Synagogue (2), et proclamé facultatives les prescriptions mosaïques (3), mais le développement, n'est pas encore achevé. Plusieurs années s'écoulent avant que Paul ne déclare l'inutilité de la Loi (4). Malgré tout cela, ils ne refusent pas de participer aux cérémonies juives, leur reconnaissant valeur religieuse. Paul lui-même, le fougueux Paul, qui reprit Céphas avec tant de liberté (5), circoncit Timothée (6) et, sur la fin de sa vie, s'associe à la liturgie des Nazirs de Jérusalem (7).

Charité sans doute, et combien touchante pour des frères plus faibles, illustration des conseils de la première lettre aux Corinthiens (8), mais ne pouvons-nous y voir une survivance, du reste légitime, du passé? Influence du milieu et de l'éducation, influence qui n'écorne en rien l'omnipotence ou l'ingénieuse sagesse de la Providence. Bien au contraire cette souplesse dans la sûreté, qui respecte la liberté de l'homme et néanmoins l'amène où elle a décidé, ne doit-elle pas susciter chez le chrétien un émerveillement et une admiration plus grande de la puissance divine, source intarissable d'étonnements délicieux.

(1) Pour les apôtres, après la conversion de Corneille, la question semble réglée. Pierre approuve sans réserve la conduite de Paul et Barnabé, qui évangélisent les païens. — (2) Environ en l'an 33. — (3) Environ en 49, *Act.* 15/7 sv. cf. JACQUIER, o. c. p. 439; ou peut-être en 51. — (4) Début de 56, cf. PRAT., *Théol. de saint Paul*, 5e éd. p. 221; 1e *Cor.* 7/19 et les passages parallèles et postérieurs, *Rom.* 3/28, 7/14, *Gal.* 2/16, *Gal.* 4/5, 6. — (5) Année 49, *Gal.* 2/11-21; ou peut-être 51, cf. plus haut note 3. — (6) En 52, *Act.* 16/3. — (7) En 57, *Act.* 21/21-24. — (8) 1e *Cor.* 8/13 : « C'est pourquoi, si un aliment est une occasion de chute pour mon frère, je ne mangerai jamais de viande ...».

C'est, en effet la puissance de Dieu, qui a mené les apôtres où ils sont arrivés. Ils n'y sont pas venus de leur propre initiative et fantaisie. Ils n'ont pas tracé et construit la route qu'ils ont suivie. Ils sont venus là où ils n'attendaient pas, qui sait peut-être, là où, livrés à eux-mêmes, ils eussent refusé de venir. Mais le Christ leur avait dit qu'il les conduirait où ils ne voudraient pas.

Ainsi en trente ans à peine quelle distance parcourue! Que ces prédicateurs d'un royaume qui n'est pas de ce monde diffèrent des rudes pêcheurs galiléens, sans idées que celles de leurs compatriotes, charnelles et grossières, et qui n'attendaient qu'un Messie temporel! Certes, ils pénètrent plus profond le mystère de Dieu. Leur savoir plus étendu porte sur plus d'objets distincts, mais c'est le même élan d'esprit qui les pousse. Le don total de leur personne à la personne aimée du Seigneur Jésus, qui les arracha jadis à leurs filets, a commandé, au long de ces trente ans mouvementés, bien d'autres abandons! Abandonnée, leur conception matérielle du Messie; abandonnées, leurs habitudes et leur façon de vivre; abandonnée, la religion de leur enfance et de leurs pères; abandonné, leur pays!

C'est toujours le même esprit, car dans ce long chemin parcouru on ne trouverait pas un point de rebroussement. Des points d'hésitation parfois, de piétinement oui, un point de chute, pas un de déviation. Ils ont pu être contre la lettre, ils n'ont jamais été contre l'esprit (1). Pour avoir ainsi tout sacrifié au Seigneur Jésus c'est qu'ils l'aimaient vraiment de toute leur âme, de toutes leurs forces et de tout leur esprit, comme Dieu.

Manœuvriers habiles, accoutumés à prendre le vent, ils ont su, dans le sillage du Christ, déployer leurs voiles toutes grandes aux souffles de l'Esprit. Aux sautes de vent, aux changements de direction, ils ont convenablement modifié leur voilure, leur souple docilité aux plus faibles frémissements de l'Esprit les a, dans et par le Christ, conduits au Père.

Fourvière. Lyon. J. ROCHE, S. I.

(1) Ces trois lignes sont une citation, point assez fidèle pour être mise entre guillemets, d'un passage de C. PÉGUY, *Cahiers de la Quinzaine*, 4/9/1911 pp. 237-238.